

MICHEL BANNIARD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITE

DE TOULOUSE-II

DIRECTEUR D'ETUDES A L'EPHE-IV (PARIS)

Colloque de Paris-X, 25/26 4 2003

Le style, moteur et bénéficiaire du changement langagier

1] STYLISTIQUE ET DIACHRONIE LONGUE

Le titre de cette contribution peut donner l'impression qu'il s'agit d'un sujet à la fois trop ample et quelque peu flou. Je propose donc quelques éléments de cadrage préalable en indiquant d'emblée que des travaux menés en diachronie longue (millénaire !), sur un espace vaste (l'Occident latin), en un domaine où la documentation écrite abonde (en latin puis en roman) m'ont conduit à émettre diverses hypothèses qu'il est intéressant de mettre en relation avec les recherches menées en sociolinguistique synchronique.

La question de départ était l'étude du changement langagier en Occident Latin : à quel rythme, selon quelle chronologie, pour quelles causes et selon quelles modalités la langue latine parlée dans l'Antiquité s'est-elle transformée langue en romane médiévale ?¹. La solution

¹. L'exposé détaillé de ces travaux et de leurs résultats se trouvera dans M. BANNIARD, *Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes*, in HM GLESSGEN (dir.), *Handbuch der Romanische Sprachgeschichte*, Berlin/ New-York, sous presse ; *The Transition from Latin to the Romance Languages*, in N. VINCENT (dir.), *The Cambridge History of the*

d'arrivée fut trouvée grâce à la mise en place d'une discipline nouvelle, la *sociolinguistique diachronique*².

Menées avec ce type d'outillage, les enquêtes ont peu à peu convergé autour du rôle prééminent de l'investissement du sujet parlant dans le processus du changement langagier. Par ricochet, cette constatation a induit la prise en compte du maniement de la langue comme objet stylistique³. Sous le titre proposé, cette contribution tentera de faire avancer encore un peu la modélisation précédemment établie. La proposition centrale est alors que, les causes profondes du changement langagier en Occident latin étant à attribuer au travail de la collectivité des locuteurs sur leur propre langue, l'appropriation stylistique de cette dynamique par les écrivains (donc en latin littéraire) offre, correctement interprétée, la trace manifeste de ce processus.

2] MODELISATION DU CHANGEMENT LANGAGIER

Il paraît difficile de faire l'économie d'un petit résumé des acquis apportés par la

Romance Languages, Cambridge, à paraître.

². De nombreuses publications permettent d'accéder à l'état des lieux de cette discipline. On verra en particulier R. WRIGHT, *Latin and the Romance Language in the Early Middle Ages*, Londres/ New-York ; *Early Ibero-Romance*, 1995, Newark ; *A Sociophilological Study of Late Latin*, Turnhout, 2002.

³. Les hypothèses en ce sens ont été formulées dans diverses publications de M. BANNIARD, *Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier*, in CL. MOUSSY (éd.), *Lingua latina*, 5, *L'oralité en latin (coll. de Paris-IV)*, Paris, 1996, p. 69-83 ; *Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s.*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tubingen, 1998, p. 131-153 ; *La communication comme miroir de la parole ?* in M. ARMISEN-MARCHETTI (éd.), *Mélanges J. Soubiran, Pallas*, t. 59, Toulouse, 2002, p. 321-337.

sociolinguistique diachronique avant de traiter du sujet principal. Voici donc les grandes lignes de ceux-ci, sous la forme d'une modélisation globale de ce changement.

A] *Bases chronologiques*. La modélisation repose avant tout sur l'établissement d'une chronologie. Cette dernière a été établie à partir d'une étude de type effectivement sociolinguistique : qui parle quoi à qui et où, et qui comprend quoi (pour paraphraser une formulation célèbre). Appuyée sur une histoire fine de la communication verticale, l'enquête a conduit à une périodisation que résume le tableau suivant⁴ :

LPC : Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200]

LPT : Latin Parlé Tardif [III^e-VII^e siècle]

LPT1 : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT "impérial")

LPT2 : LPT de phase 2 [VI^e-VII^e s.] (LPT "mérovingien" en Gaule ; "wisigothique" en Espagne ; "lombard" en Italie)⁵.

PR : Protoroman (VIII^e s.)⁶

PF : Protofrançais (VIII^e s.).

AFC : Ancien Français Classique (IX^e-XIII^e s.).

AFT : Ancien Français Tardif (XIV^e-XV^e s.).

⁴. L'enquête est le sujet du livre de M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, 1992.

⁵. A ce stade, le latin parlé, en voie de métamorphose et de dialectalisation accélérées et le latin écrit, souvent sous une forme très évolutive, demeurent en relation interactive étroite. Voyez pour une interprétation de cette période M. BANNIARD, *Changement de langue et changement de phase (VII^e/ VIII^e s.) en Occident Latin*, in CL. MOUSSY (éd.), *De lingua latina nouae quaestiones. Actes du X^e congrès de linguistique latine (Paris, 1999)*, Louvain-Paris, 2001, p. 1021-1031.

⁶. Ce terme désigne l'ensemble des langues romanes émergentes : protofrançais, protocastillan, protooccitan, protoitalien... A ce stade, la forme écrite de ces langues demeure le

B] *Modèles refusés*⁷ :

a) Modèle dualiste : l'opposition mécaniste binaire érigée en principe scientifique au XIX^e siècle entre le "latin littéraire" et le "latin vulgaire".

b) Modèle fixiste : en réservant au prétendu latin vulgaire la capacité d'être évolutif, cette opposition interdit de penser la langue parlée par l'élite comme susceptible d'évoluer.

c) Modèle décadentiste : la conséquence des deux principes précédents est que l'évolution du latin au roman est régulièrement présentée en termes négatifs.

c) Modèle diglossique : cette interprétation, qui a connu son heure de gloire, appartient en fait pleinement tant au modèle dualiste qu'au modèle fixiste.

d) Modèle autoritaire : les théories linguistiques ont souvent le défaut de l'arbitraire. Le langage n'est pas (encore ??) justiciable d'une description scientifique complète⁸.

C] *Modèles proposés* :

a) *Continuum*⁹

- *Diastratique* : deux paramètres pilotent ce modèle. D'une part, le latin ayant été une

latin.

⁷. Le détail de cette réélaboration se trouve en particulier dans les publications référencées en note 1.

⁸. Sur ce point, comme sur d'autres, je suis les analyses sévères de F. RASTIER, *Arts et sciences du texte*, Paris, 2001.

⁹. Ces principes, posés pour la diachronie longue, se retrouvent analogiquement à la base des travaux récents de sociolinguistique, et notamment de F. GADET, *La variation sociale en français*, Paris, 2003. D'un dossier qui pourrait être abondamment nourri, j'extrais une remarquable étude de MD GLESSGEN, *Das Französische im Maghreb: Bilanz und Perspektiven der Forschung*, in *Romanistisches Jahrbuch*, t. 47, 1997, p. 28-63, qui cherche à établir des niveaux dans le *continuum* francophone (en parallèle d'ailleurs avec le même phénomène du côté arabophone).

langue vivante, n'a eu aucune raison de suivre des lois différentes de toute langue vivante moderne ; d'autre part, il a appartenu aux langues "avec écriture", caractère qui le place dans l'aire des interactions propres aux langues de civilisation écrite savante. Sa parole s'est donc diffractée en un *continuum* que l'on peut arbitrairement diviser en des couches successives, du plus "littéraire" au plus "relâché", dont le nombre peut être élevé, sans que cela entraîne que le "bas" de l'échelle culturelle soit langagièrement étranger au haut. Ce *continuum* est saturé de flux qui circulent en tous sens à l'intérieur du diasystème latinophone¹⁰.

- *Diatopique*. Les fluctuations horizontales sur l'espace géographique impérial, pour assurées qu'elles soient, ne signifient pas la fragmentation de la latinophonie. Tout indique au contraire qu'aux III^e/IV^e siècles la communication interrégionale est aisée et immédiate, peut-être précisément au moment où la diffusion massive du christianisme joue le rôle d'un puissant unificateur langagier¹¹.

b) *Causalités positives internes*. Dans la recherche des causes et des rythmes de l'évolution du latin, la primauté est accordée aux facteurs dynamiques internes, c'est-à-dire aux raisons positives qui, de l'intérieur même de la parole latine, ont poussé aux transformations observées. Cela revient à dire que c'est tout le système qui est concerné sans distinction des diatopies ou des diastraties. On fera abstraction des fluctuations aléatoires liées à un groupe social, à un lieu, etc... pour s'intéresser à la tendance globale suivie, ou plutôt impulsée par la communauté des locuteurs, dans des manipulations à la fois volontaires et inconscientes.

¹⁰. Faite dans une perspective sociolinguistique, la synthèse de R. MÜLLER, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike*, Munich, 2002, conforte et détaille ce type de présentation.

¹¹. Pour une mise au point récente de ce point de vue, M. BANNIARD, *Action et réaction de la parole latinophone : démocratisation et unification (III^e-V^e siècle)*, in JM CARRIÉ, N. DUVAL, G. CANTINO-WATAGHIN (éd.), *Antiquité Tardive et "démocratisation de la culture"*, mise à l'épreuve du paradigme, l'Antiquité Tardive, t. 9, 2001, p. 115-129.

c) *Stabilité de la complexité*. Toutes les réfections maintiennent une *stasis* du niveau de complexité langagière. Les langues romanes ne sont ni plus ni moins compliquées que le latin.

d) *Modularité des niveaux*. Un changement de prononciation ne correspond pas forcément à une transformation morphologique. : si leur évolution est plus ou moins corrélée, elle n'est pas simultanée.

e) *Historicisation*. Quel que puisse être le degré d'arbitraire des classifications diachroniques, on s'efforcera d'introduire de l'histoire dans cette modélisation.

f) *Fluctuations*. On admettra que les évolutions ne sont ni inéluctables, ni linéaires. Elles peuvent très bien suivre des rythmes différenciés selon les phénomènes considérés.

D] *Modélisation*

Donc, penser la chronologie du changement langagier à la lumière de la sociolinguistique diachronique conduit à la recherche de modèles qui rendent compatibles des données de niveaux très différents sans se faire des illusions exagérées sur notre capacité actuelle à bâtir une véritable théorie unitaire plurifactorielle. Etant établi à présent que la métamorphose du latin au roman s'engage dans une phase significative à partir du III^e siècle pour s'achever au VIII^e, on construira des schémas qui permettent de se faire une idée de cette histoire, non du point de vue microstructural (règle par règle, voire forme par forme), mais macrostructural (en vue "satellite").

Comme il est inconcevable de traiter ici l'ensemble des phénomènes, j'en détacherai arbitrairement la morphologie, voire la morphosyntaxe. L'application croisée des conclusions de

la sociolinguistique et des modèles choisis conduit à proposer le scénario suivant :

1] *Temps 0, Stade préliminaire.* Dans la langue affleure un certain nombre de variables (morphèmes/ blocs énonciatifs) de fréquence très minoritaire par rapport aux formes/ tournures usuelles. Ces variables constituent un gisement épars de briques primordiales, des prototypes disponibles de manière diffuse dans le flux langagier. Leur apparition et leur emploi relèvent de règles complexes, dont éventuellement stylistiques (poésie). Elles sont aux marges du diasystème (leur existence est de type probabiliste).

2] *Temps 1, Stade initial.* La fréquence des briques primordiales augmente progressivement, au point d'acquérir un statut quantitativement significatif. Elles quittent les marges du diasystème pour descendre vers son coeur et à terme l'élargir. Le procès est chaque fois du type suivant : en parallèle au morphème ou au bloc énonciatif récurrent/ normal dans la langue parlée par la collectivité des locuteurs sont appelés/ forgés/ reconfigurés une forme ou un bloc énonciatif de substitution par 1 ou N locuteurs. Leur effort créateur est provoqué par la recherche de plus d'expressivité, de précision, de clarté, voire d'individuation : ces nouveautés sont marquées (en position langagière forte) par rapport à celles avec lesquelles elles alternent. Précisément, parce qu'elles sont marquées, elles sont des variantes libres (ce qui ne veut pas dire non motivées), qui s'installent et se diffusent dans la langue parlée (transmission en arborescence fractale). Le diasystème latin bouge sans perdre sa cohérence. (De probabilistes, ces formes deviennent statistiquement dénombrables).

3] *Temps 2, Stade intermédiaire.* Cette innovation en voie d'adoption polycentrée quitte l'état de variabilité aléatoire (arbitraire), tend à se généraliser (elle devient une forme à l'échelle

de l'ancien Empire) et à se grammaticaliser (à devenir un morphème). L'ancienne et la nouvelle forme entrent en concurrence dans le diasystème (les formes anciennes ne sont pas éliminées d'emblée, comme dans les modèles reconstruits depuis l'aval roman). La forme marquée tend, à proportion de sa progression, à s'affaiblir (du point de vue de la motivation) et *ipso facto* à devenir non marquée. A ce stade, éclate un polymorphisme intense. Les locuteurs effectuent une succession d'essais, de compromis, de retours en arrière, de progressions brusques, etc... Ce sont les formes anciennes qui à présent migrent vers les marges du diasystème. D'un certain point de vue, il est devenu hypertrophié et instable.

4] *Temps 3, Stade final*. Les anciennes briques primordiales occupent toute la surface de la parole. La forme marquée apparue au stade 1 se démarque ; les locuteurs la retiennent comme forme usuelle de leurs énoncés. A mesure que sa fréquence croît dans la chaîne énonciative, sa motivation (et donc sa valeur expressive) diminue. Inversement et proportionnellement, l'ancienne forme non marquée, usuelle au stade 1, se raréfie et occupe peu à peu la place de la forme précédemment marquée. Elle est alors érigée en rareté voire en archaïsme (effets stylistiques) et tend à disparaître. A ce stade, les formes anciennes sont en voie d'expulsion du diasystème (elles ont régressé à un stade probabiliste). C'est alors le moment où tout le diasystème s'étant de fait inversé, les locuteurs parlent une autre langue.

Il est évidemment difficile d'attribuer des dates précises à ces quatre stades. D'un point de vue strictement linguistique, c'est même impossible. De ce fait, les seules balises que nous ayons pour accrocher ces stades à une période sont celles des étapes que suit l'histoire de la CV. Le stade 3 du modèle linguistique correspond vraisemblablement bien aux phases 4/5 de la CV. On peut donc remonter pour le stade 2 du modèle aux phases 3/4. Le stade 1 s'intégrera alors

aux phases 1/2. Cela donne la périodisation suivante :

STADE 0 : LPC	(-II ^e - + II ^e s.)
STADE 1: LPT1	(III ^e - V ^e s.)
STADE 2: LPT2	(VI ^e s. - VII ^e s.)
STADE 3: PR	(VIII ^e s. - IX ^e s.)

Chacune des évolutions conduisant à l'inversion d'un des éléments s'inscrit à l'intérieur du diasystème global latin. Ce sont autant de lignes d'isoglosses morphologiques qui se déploient en diachronie. L'achèvement d'une proportion suffisamment élevée de ces inversions aboutit non plus à une inversion généralisée du diasystème latin, mais à son déboîtement, comme en un bourrelet d'isoglosses temporels.

Pour aboutir à cette génération rapide, l'inversion du diasystème morphologique n'a pu se préparer, pendant le stade 2, que de manière probatoire et fragmentée : il devait apparaître des îlots langagiers (des "bulles") où s'installait une microstructure du nouveau type. Ces microstructures maillaient l'espace langagier, côtoyant des microstructures où l'ancien système se perpétuait. On admettra que la complexité et l'intrication s'intensifiaient, au fur et à mesure que l'outillage langagier changeait sur une échelle de plus en plus large du III^e au VIII^e s.

Ainsi est décrite l'évolution de la forme au niveau des compétences actives. Son évolution au niveau des compétences passives est sensiblement différente, décalée dans le temps en ce qui concerne la partie devenant marquée. C'est en effet celle-ci qui est menacée de disparition par pur et simple oubli. Son maintien en mémoire collective dépend de trois facteurs

:

- a) L'effet du compromis transgénérationnel (qui chevauchera sans doute quelques générations) ;
- b) La simple force d'inertie du langage qui mouline ses données à un rythme ne pouvant dépasser certaines limites;
- c) La connivence diastratique entre lettrés et illettrés¹².

Ainsi brossé, le cadre théorique global du changement langagier en Occident Latin repose sur l'hypothèse d'une dynamique interne de la parole dépendant en dernier ressort d'une interaction active entre le sujet parlant (vecteurs internes) et le cadre dans lequel il s'exprime (vecteurs externes). La question du style trouve alors sa place en suivant une simple opération analogique.

3] MAILLAGE ET FOCALISATION

L'hypothèse retenue est qu'il existe un rapport d'identité, disons homothétique, entre les fluctuations¹³ de la parole chez le sujet parlant et les fluctuations de l'écriture chez le sujet écrivant. On peut proposer une description plus précise de ce modèle global.

¹². Ce phénomène se transpose aisément dans d'autres systèmes culturels. La sociolinguistique synchronique a beaucoup insisté sur le rôle du refus ou de l'acceptation des systèmes normés (scolaires en particulier) par des groupes dont l'identité et la cohésion relèvent de ce jeu (cf. F. GADET, *La variation, Chapitre 6*). La connivence dans le cas un peu simplificateur d'une opposition binaire lettrés/ illettrés relève de la *mimésis*.

¹³. Le terme de fluctuation présente certains avantages sur celui, fort usuel en dialectologie et en sociolinguistique, de variation. Il fait notamment l'économie de la connotation qui est automatiquement associée à ce dernier mot, à savoir celle de norme. On verra les pertinentes remarques en ce sens, à propos de la "signification propre" dans F. RASTIER, *Arts et sciences du*

Tout raisonnement analogique requiert d'établir à la fois un maillage (une cartographie d'ensemble bâtie sur des points de repère) et une focalisation (un zoom sur la zone choisie pour la démonstration). Un élément important permettant de tisser le maillage global est le critère c), évoqué à l'instant, la connivence diastatique entre lettrés et illettrés (pour la période de référence). Il répond en effet d'une certaine façon à la question initiale, en ouvrant évidemment un éventail d'autres éléments du maillage, qu'il n'est possible que d'évoquer ici.

a] *Rapport oralité / écriture* : en dépit des caractères spécifiques de ces deux modes de langage (encore un autre sujet de débat !), une vue synthétique de la question permet de prendre conscience et d'affirmer qu'il existe des styles de l'oralité comme des styles de l'écriture. Cette règle vaut non seulement pour l'oralité "artificielle", séculairement nourrie des règles scolaires (rhétorique institutionnelle), mais aussi et tout autant pour l'oralité "naturelle", en surgissement permanent dans la communication sociale (disons rhétorique "native")¹⁴.

b] *Rapport styles / niveaux langagiers* : le rapport nécessaire entre le choix d'un style et l'emploi d'un niveau de langue est une question suffisamment complexe pour que je me borne à l'observation que ces deux catégories incluent des ensembles qui partagent d'assez larges bandes interférentielles tout en ayant des zones propres. On verrait difficilement un texte aspirant au *genus sublime* être rédigé en langage relâché ou incorrect¹⁵. Inversement, bien sûr, une *mimésis*

texte, Paris, 2001, p. 154-155.

¹⁴. L'étude de la langue parlée *in situ*, en particulier par les sociolinguistes et l'établissement de grands *corpus* conforte solidement ce type d'observation, déjà établi depuis longtemps tant par les dialectologues (en particulier romanistes) que par les ethnologues. Pour le dire en d'autres termes, la parole non scolaire possède des registres stylistiques tout aussi variés que la parole scolaire, même si les catégories ne se correspondent pas termes à termes. Le simple fait rencontrer des jeux sur des marqueurs de registre suffit à parler de styles de l'oralité native. Ce point de vue a été développé brillamment par D. LUZZATI, *Rhétorique et description de l'oral*, in *Verba, anuario Galego de Filoloxia*, t. 25, 1998, p. 7-30

¹⁵. C'est évidemment une autre question d'établir un rapport entre le style choisi et la complexité langagière. Le style sublime peut s'exprimer en langage simple... Toutes ces

d'un dialogue spontané (disons une altercation...) recourra peu volontiers à un langage châtié en phrases longues.

c] *Rapport manifeste / masqué* : le rapport entre le manifeste et le masqué est toujours malaisé à débusquer. Pour simplifier, postulons que tout langage, toute écriture, tout style subit un filtrage opérant en mode ternaire¹⁶ :

- 1) Formes manifestes : acceptées (usages divers consacrés¹⁷).
- 2) Formes masquées : refusées (usages divers refoulés)¹⁸.
- 3) Formes innovantes : inventées (métamorphoses créatives)¹⁹.

d] *Rapport langue naturelle / langue littéraire* : la question du rapport entre la langue naturelle et la langue littéraire a été assez peu abordée²⁰. Quel rapport existe entre le français

questions ont été exhaustivement documentées pour l'Antiquité dans le grand ouvrage d'E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert vor Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, 1898.

¹⁶. Sous une forme et avec des principes différents, l'idée d'un entrelac de ce type se trouve présenté dans différentes études d'E. Coseriu et, d'une manière innovante, chez E. BEAUMATIN, *Langue/ discours/ texte à l'épreuve des faits de figement*, in G. GRECIANO (éd.), *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif. Etudes de linguistique comparée français-allemand*, Louvain/ Paris, 2001, p. 000-000.

¹⁷. Je ne prends cette terminologie ni au sens académique (le "bon usage") ni au sens chomskyen (le fameux "grammatical" *versus* "agrammatical"), mais plutôt dans la perspective d'E. Coseriu (ce que dans son schéma il appelle la "norme"). Cf. E. COSERIU E., *Sistema, norme y habla* in *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, 1973, p. 11-113.

¹⁸. Celles-ci par définition nous échappent en partie. Elles sont parfois repérées soit dans le cas de longues listes d'exemples "agrammaticaux" construits par les grammairiens formalistes (quelque chose aurait pu émerger), soit aux marges de la parole, comme autant de fluctuations quantiques.

¹⁹. Elles sont générées à la surface de la parole immédiate aussi bien que dans la profondeur de l'écriture littéraire.

²⁰. Pour l'Europe, à ma connaissance, la linguistique diachronique ne distingue guère clairement l'histoire de la naissance des langues médiévales (tant romanes que germaniques) de celle de la naissance des littératures écrites dans ces langues. La mise par écrit de la langue parlée naturelle (que l'on appelle encore communément la "langue vulgaire" - dénomination qui

écrit littéraire de Proust et sa langue maternelle ? La même question se poserait pour l'italien de Dante, pour le latin de Sénèque²¹, etc...

Est-ce que ce maillage épistémologique sera suffisant pour justifier l'idée soutenue dans la présente étude ? La complexité des questions ne garantit pas le succès. Mais ces cadrages préalables devraient au moins permettre de valider des éléments de la modélisation proposée, en particulier la distinction entre les niveaux de l'analyse et, inversement, la prise en compte de leurs interactions. Le moment est venu de proposer, à la lumière de ces préalables, une définition provisoire et instrumentale : par style, on comprend ici *les fluctuations de l'expression écrite manifestée dans l'oeuvre d'un auteur littéraire*. Le lien avec la modélisation du changement langagier en diachronie longue, peut désormais être mis en place (en somme, c'est le moment de la focalisation).

Le prototype esquissé plus haut postule :

- a) que l'évolution du latin au roman s'est enclenchée de l'intérieur même de la latinité²² ;
- b) que la cause principale de cet enclenchement est énonciatif ;
- c) qu'à ce titre la dynamique énonciative du langage littéraire non seulement ouvre des fenêtres sur cet enclenchement, mais de plus y contribue²³.

ne devrait pourtant pas aller de soi) est souvent traitée sur le même plan que l'apparition des premières oeuvres littéraires dans ces mêmes langues.

²¹. Les philologues, romanistes et latinistes, ont longtemps esquivé le problème en inventant un dualisme langagier séparant le "latin vulgaire" et le "latin littéraire".

²². Cette nouvelle voie d'approche est, malgré le fardeau des formalismes non orthodoxes (autrement dit non générativistes), discernable à l'oeuvre dans des travaux comme ceux de J. KLAUSENBURGER, *Grammaticalization : studies in latin and romance morphosyntax*, Amsterdam, 2000.

²³. Cette affirmation est un des corollaires requis de la définition proposée pour le style. Plus exactement, la langue et le style entretiennent un rapport de réciprocité : la langue conditionne le

Autrement dit, le style d'un auteur se décrira par la manière dont il fait fluctuer la langue collective²⁴.

4] ECHANTILLONS STYLISTIQUES DU CHANGEMENT

A] *Etat initial*

Le stade initial de l'évolution (LPC) émerge dans la langue écrite sous forme de "particules primordiales" pulsées par la créativité langagière de l'auteur (son style, donc). Leur caractère principal est de rester à la fois aléatoires et minoritaires, voire marginales. On les identifie à la lumière de la linguistique diachronique qui permet de reconnaître rétrospectivement ces états initiaux. L'intérêt de la démarche est triple :

1] Le lieu du changement est au coeur même des monuments écrits, sans qu'il soit nécessaire d'aller aux marges de la "culture".

2] La cause du changement s'identifie non par défaut, mais par excès : les raisons en sont précisément celles du travail du sujet écrivant qui stylise sa langue (la marque du stylet...), au même titre que le sujet parlant module son expression (la marque diaphasique du locuteur).

3] L'opposition écrit/ oral perd son caractère hypostasié pour rentrer dans le champ général du langage²⁵.

style ; le style modifie la langue, l'interface entre ces deux niveaux étant évidemment le langage.

²⁴. Cette fluctuation s'inscrit dans les trois zones définies précédemment (accepté/ refoulé/ innovant) selon des procès polymorphes : consacrer de l'innovant (le déjà là dans la parole) ; créer l'intrusion du refoulé (le toujours exilé de la parole) ; inventer du neuf (par extraction du diasystème).

²⁵. Cette position diffère des thèses (un peu en vogue, il faut le reconnaître) sur l'existence d'un "grand partage" (pour reprendre les mots de F. GADET, *La variation*, p. 35 sqq.) entre l'oral

Je me bornerai à quelques exemples frappants de tournures qui, si elles étaient prises hors contexte et jetées en pièces détachées dans le panier des romanistes, passeraient pour des tournures "vulgaires" ou "tardives"²⁶.

I] *Prototype adverbial* :

Il s'agit de la formation des adverbes romans en *-ment*²⁷.

... *sed obstinata mente perfer, obdura*²⁸ : "... mais endure jusqu'au bout avec entêtement..."²⁹ ;

...*tam mente dura procreavit*³⁰ : "... il créa avec un état d'esprit si dur...";

Haec mandata prius constanti mente tenentem...³¹ : "... il respecta ces instructions sans

et l'écrit, que construisent avec persévérance en particulier les travaux de P. KOCH, W. OSTERREICHER, *Sprache der Nähe, Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte*, in *RJb*, t. 36, 1985, p. 15-43 (et de nombreuses autres publications). C'est en fait une sorte de néo-dualisme, qui recouvre l'ancienne hypostase latin littéraire/ latin vulgaire. Il ne s'agit évidemment pas de dénier une nette spécificité aux deux domaines de l'écrit et de l'oral. Mais cette dernière demeure à découvrir et à décrire, en suivant plutôt les méthodes prudentes et nuancées de CL. BLANCHE-BENVÉNISTE, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, 1997.

²⁶. On trouvera des exposés complémentaires pourvus de la bibliographie requise dans : M. BANNIARD, *Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier*, in CL. MOUSSY (éd.), *Lingua latina, 5, L'oralité en latin (coll. de Paris-IV)*, Paris, 1996, p. 69-83 ; *La communication comme miroir de la parole ?* in M. ARMISEN-MARCHETTI (éd.), *Mélanges J. Soubiran, Pallas*, t. 59, Toulouse, 2002, p. 321-337.

²⁷. Un bref exposé de la question de trouve dans M. BANNIARD, *Du latin aux langues romanes*, Paris, 1997, p. 00 sqq.

²⁸. CATULLE, 8, 11.

²⁹. La forme importante est indiquée par les caractères en gras. Sa grammaire en est claire : elle associe un ablatif de manière non prépositionnel, *mente*, à un adjectif épithète accordé (*obstinata/ dura/ constanti*). Etant donné qu'à ce stade, il s'agit d'une invention langagière, l'ordre des mots n'en est pas fixe. Mais quelques siècles plus tard, ce sera le cas, et l'on reconnaît bien le résultat roman : *obstinément, durement, constamment*.

³⁰. CAT. 60, 3.

défaillance...³²ⁿ.

II] *Intrusion des prépositions* :

Dans la longue évolution qui fit passer la langue d'un stade purement casuel (morphèmes postposés) à un stade purement prépositionnel (morphèmes antéposés), les signes du changement en cours se manifestent également sous l'effet du travail des auteurs sur leur langage.

... *Vos conuiuia lauta sumptuose // de die facitis ?...*³³ : "Vous, vous faites des banquets chics à grands frais en plein jour ?..."³⁴ ;

...*et nostro sequitur de uulnere sanguis*³⁵ : "... et, conséquence de la blessure qui nous a été infligée, du sang...";

... *per has te lacrimas... (unum oro)*³⁶ : "... à travers ces larmes, je t'adresse une unique supplique...".

*Sus erat in pretio, caesa sue festa colebant.// Terra fabas tantum duraque farra dabat*³⁷ : "Le

³¹. CAT. 64, 238-240.

³². Une illustration complète de la thèse soutenue suppose un commentaire stylistique de ces passages. Disons simplement que ces alliances de mots expressives surgissent dans un contexte émotif fortement marqué.

³³. CAT. 47, 5-6.

³⁴. Dans cet épigramme, Catulle égratigne deux riches fêtards qui enfreignent la règle imposée par la tradition romaine de ne se livrer à des excès que la nuit venue. L'ablatif temporel non prépositionnel suffirait à indiquer la nature de leur infraction à la *grauitas* ; la préposition *de* permet de la stigmatiser. Bien plus tard, on l'entendra régulièrement dans l'expression figée "de jour".

³⁵. *Enéide*, 12, 51.

³⁶. *En.*, 12, 56.

³⁷. OVIDE, *Fastes*, 6, 179-180.

porc était précieux, on célébrait la fête en tuant une truie.// La terre ne donnait que des fèves et de l'épautre dure..."³⁸

III] Exclusion du cas pour un infinitif régi :

La construction inverse se manifeste, sous forme d'un effacement des marques de dépendance (flexion).

...*Numero plures, uirtute et honore minores, // indocti stolidique et depugnare parati*³⁹ ...:

"Supérieurs en nombre, inférieurs en vertu et en honneur, sans instruction, abrutis, prêts à en découdre..."⁴⁰.

IV] Expression de l'irréel à l'indicatif en système complexe:

Le travail de la langue pour l'expression de la virtualité fait partie des domaines les plus fluctuants du diasystème latin. Son évolution pluriséculaire a abouti à des modifications

³⁸. Ces distiques élégiaques célèbrent (selon une mode bien installée au début de l'Empire) le bon vieux temps de la frugalité. La culture paysanne traditionnelle étant construite autour du cochon, Ovide en fait un éloge élégant : la tournure *in pretio*, inattendue, mais claire, appuie d'une préposition la leçon de morale. Le jeu stylistique est identique que dans le *de die* de Catulle, avec les mêmes effets de recherche du matériau langagier dans les marges du diasystème latinophone.

³⁹. HORACE, *Epîtres*, 2, 184-185.

⁴⁰. Dans le syntagmème [*pugnare parati*], l'infinitif *pugnare* ne porte pas de marque morphologique indiquant qu'il est régi par le participe passé passif *parati*. C'est le sémantisme seul des deux lexèmes qui pilote l'auditeur (l'infinitif est en général décliné soit au supin, soit au gérondif précédé d'une préposition dans ce type de syntagmème). Du côté énonciatif, cette brachylogie morphologique associée à l'allitération, au martèlement métrique, à l'inflation des qualifications, traduit précisément le scandale ressenti par Horace, tout en emportant le destinataire dans l'élan du refus. Du côté de la diachronie, une telle tournure prélude à la réorganisation de ces syntagmèmes en latin tardif et en roman : le supin et le gérondif disparaîtront, et la préposition finira par être régulièrement employée devant l'infinitif non fléchi - en fait; c'est la nouvelle flexion, "prêts à combattre".

profondes, en particulier dans la manière de traiter ce que nous appelons l'irréel⁴¹.

*Viuerē debuerant et uir meus et tua coniux // si nullum ausuri maius eramus opus*⁴² : "Tant mon mari que ton épouse auraient vraiment dû rester en vie, // si nous n'étions pas appelés à plus d'audace"⁴³.

Ce type de fluctuation a pour but et pour effet de créer un effet de "virtualité minimale" à l'intérieur du non-réel⁴⁴. En diachronie longue, ce travail énonciatif réapparaît de façon récurrente, comme dans ce passage (qui a quelque chose du jeu modalisateur enfantin évoqué en note) :

" - (La Sanseverina) *Mais, reprit la duchesse, que serait-il arrivé, le jour malheureux, si vous vous étiez tenu à l'écart comme j'espère que vous le ferez à l'avenir ?*

- (Réponse du comte Mosca) *Les troupes fraternisaient avec le peuple, il y avait trois jours de massacre et d'incendie (car il faut cent ans à ce pays pour que la république n'y soit pas une*

⁴¹. Sur ces questions passablement complexes, on trouvera quelques éléments d'explication en diachronie longue dans M. BANNIARD, *Les verbes de modalité en latin mérovingien*, in CL. MOUSSY (éd.), *Les modalités en latin*, Paris, 2002, p. 173-183.

⁴². Ov., *Fastes*, 6, 590.

⁴³. Il s'agit des amours clandestins de la déesse Fortune qui a poussé un mortel à commettre le double meurtre évoqué dans le distique ; mais, le forfait accompli, le malheureux perd courage, ratant l'occasion de tirer les bénéfices de la situation créée. L'énergique invective de la déesse furieuse investit deux tournures particulières : la subordonnée conditionnelle est à l'indicatif imparfait, exactement comme en français médiéval ou moderne (forme rarissime, le latin employant en général le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait dans ce sens) ; la principale est à l'indicatif plus-que-parfait (forme moins rare dans ce sens, mais la plus fréquente est également le subjonctif aux mêmes temps). Le fait que le verbe *debere* soit un modélisateur adoucit le recours à l'indicatif en emploi de l'irréel du passé (ce trait sémantique a sans doute induit le choix d'Ovide) ; mais l'emploi de *esse* à l'indicatif pour indiquer l'irréel est lui pleinement marqué. Il y a donc, de l'hexamètre au pentamètre, progression stylistique de la fureur de Fortune et élargissement de la fluctuation langagière en parallèle.

⁴⁴. Ainsi des enfants de 5/6 ans déclarent-ils somptueusement : "J'étais un général (le garçonnet) ; tu étais une princesse (la fillette)". Comme ils possèdent par ailleurs le conditionnel, cette modalisation illustre la recherche d'une dé-virtualisation de ce qui reste pourtant un dé-réel.

absurdité), puis quinze jour de pillages, jusqu'à ce que deux ou trois régiments venus de l'étranger fussent venus mettre le holà. Ferrante Palla était au milieu du peuple...⁴⁵"

Il peut surgir ici en apparence une difficulté : l'échantillon présenté en latin est entièrement pris à la langue poétique. Or, les formes et les tournures lui appartenant ont répétitivement soulevé le problème du statut heuristique de celle-ci. Souvent gênés par la multiplicité des contre-exemples qu'ils y trouvent, les linguistes ont eu d'autant plus tendance à la mettre "hors langue", qu'ils étaient formalistes. Réservant à d'autres publications la levée complète de cet obstacle⁴⁶, je présente le thème des trois arguments principaux :

1) On stigmatisera la pauvreté de la notion de "hors langue". Et si le contraire était valide ? Certaines formes de la langue littéraire engendrent des fluctuations plus fortes dans le diasystème, justement parce que le sujet énonciateur au travail en explore les limites et en fait un inventaire inaccessible aux grammairiens⁴⁷.

2) On récusera un cercle vicieux. La coïncidence partielle de ces fluctuations avec ce que l'on suppose de la langue parlée a fait surgir la fréquente hypothèse d'une intrusion des "vulgarismes" dans la langue poétique. Mais c'est évidemment un préjugé puisque, même dans le cas des coïncidences, rien ne permet d'en départager la primauté. En fait, le but est d'évacuer du littéraire tout ce qui échappe à la norme (au sens restrictif des puristes) et de retrouver la

⁴⁵. *La Chartreuse de Parme*, ch. 22. La duchesse emploie la tournure attendue (non marquée). Sa question garde une allure neutre, dans une grammaire "d'adulte". Le comte étire longuement sa réponse dans une grammaire "enfantine" (tournure marquée). Son jeu modalisateur (qui fait de lui le héros qu'il peine tant à être dans la réalité) signe sa dépendance affective à l'égard de la Sanseverina.

⁴⁶. En particulier dans M. BANNIARD, *La variation en diachronie longue (III^e-XI^e siècle), entre sociolinguistique et formalisme*, in R. VAN EYK (éd.), *Etudes sur les quatre variations*, Gand (à paraître).

⁴⁷. En ce sens, les points communs avec la créativité de la parole naturelle collective sont bien plus nombreux qu'il n'y paraît.

rassurante dualité littéraire (civilisé) // vulgaire (sauvage).

3) La prose est loin de ressembler à son portrait-robot. Sénèque et Tacite pullulent de ces particularités qui, littéralement, déboîtent, l'ordre grammatical (imaginaire). Mais cette contribution ne saurait se transformer en contre-cours de grammaire latine.

Toutes ces précautions me paraissent conduire à la conclusion ferme que l'intitulé de la communication est justifié, au moins à moitié : *le style est un des moteurs du changement langagier*.

B] *Etat évolué*

Descendons un peu les siècles : le moteur stylistique engage la langue dans des voies nouvelles dont les parcours changent profondément le paysage latinophone.

1] Le passage du LPC au LPT s'effectue par l'expansion des tournures innovantes, dont nous venons de voir quelques occurrences, qui occupent une surface plus grande du langage, tant oral qu'écrit. Ce processus se renouvellera dans la phase suivante, du LPT au PR. Mais cette fois le résultat sera qu'au lieu d'avoir un changement dans la langue, on aura un changement de langue.

2] Cette présentation rend également très bien compte de la difficulté qu'il y a à définir un "latin chrétien". Invariablement les éléments (en dehors évidemment du vocabulaire) qui paraissent originaux trouvent leurs préludes dans ces "éléments primordiaux"⁴⁸.

Si la modélisation proposée est vraie, les effets de l'évolution devraient apparaître aussi

⁴⁸. On peut voir la mise au point de B. COLOT, 1998, "*Latin chrétien*" ou "*latin des chrétiens*". *Essai de synthèse sur une terminologie discutée*, in B. BUREAU, C. NICOLAS (éd.), *Moussylanea, Mélanges de linguistique et de littérature anciennes offerts à Cl. Moussy*, Louvain-Paris, p. 411-420. En fait, à la lumière des travaux de la sociolinguistique diachronique, le terme juste serait "latin christianisé"...

à la surface des textes littéraires tardifs. C'est effectivement le cas, mais avant d'en présenter des échantillons, il convient de mettre en place quelques facteurs de correction. En effet, les manifestations du changement langagier ont toujours tendance à être tamisées par le conservatisme de l'écrit latin, caractère qui est le socle de la culture antique⁴⁹. Mais cette tendance lourde est compensée, au moins partiellement, sous l'effet de trois impulsions :

a] Celle de la créativité, qui n'avait pas de raison particulière de s'éteindre après le II^e siècle, et laisse toujours une place au sujet parlant⁵⁰.

b] Celle des convictions intimes, la diffusion du christianisme dans les élites laissant la place à un fort investissement personnel des auteurs. Leur culture classique (éminente) change sous la pression de leurs affects, qui travaillent leur langage et leur style⁵¹.

c] Celle des obligations collectives. Le changement de civilisation que représente l'installation d'une religion monothéiste collective requiert une restructuration profonde des hiérarchies langagières.

L'investissement du sujet dans son énoncé fait effectivement affleurer en latin littéraire tardif les fluctuations attendues, tant dans leur nature (il s'agit souvent des traits primordiaux identifiés précédemment) que dans leur extension (leur amplitude augmente à la surface accessible de la langue). Pour faire court, je reprendrai uniquement le point crucial de l'augmentation de la fréquence des tours prépositionnels, qui forment autant de signaux dans

⁴⁹. Ce trait, bien connu, a été remarquablement illustré par l'ouvrage de R. KASTER, *Guardians of language*, Berkeley, 1988.

⁵⁰. On se défiera une fois pour toutes des présentations traditionnelles, héritées du XVIII^e siècle, érigées en dogmes scientifiques au XIX^e, sur la "décadence" littéraire (et institutionnelle) après Marc-Aurèle.

⁵¹. Il faudrait renvoyer à toute la bibliographie moderne sur la littérature latine tardive... J'extrais à titre d'échantillon significatif J. FONTAINE, *Une révolution littéraire dans l'Occident latin : les Confessions de saint Augustin*, in *BLE*, t. 88, p. 173-193.

l'évolution du latin parlé au roman parlé.

I] *Intrusion étendue des prépositions (III^e s.) :*

On verra d'abord une diatribe du début du III^e siècle⁵².

*Idem grauiissimas paenulas posuit,... speculatoriam morosissimam de pedibus absoluit,... laurea et de manu claruit. Et nunc,... calciatus de Euangelii paratura,... totus de apostolo armatus et de martyrii candida melius coronatus, donatium Christi in carcere expectat....*⁵³ :

"Il déposa son trop épais manteau de soldat,... détacha de ses pieds ses trop encombrantes chaussures, ... et s'illumina de sa main couronnée. Et voici que... chaussé de la parure évangélique, tout entier armé de l'apôtre et mieux couronné de la blancheur du martyr, il attend en prison la prime du Christ..."⁵⁴.

⁵². Tertullien laisse éclater sa fureur contre ceux qu'il appelle les "tièdes" dans cet éloge d'un soldat chrétien qui a refusé de manifester publiquement les signes de piété (et donc de fidélité) dus à l'empereur païen. Or, la règle fermement établie en son temps par les évêques, était de ne pas mettre spontanément sa vie en danger par d'inutiles provocations. Mais le bouillant africain lance une diatribe non contre les païens (ils sont à leur place), mais contre ses coréligionnaires trop raisonnables...

⁵³. TERTULLIEN, *De Corona*, 1, 3-5.

⁵⁴. On peut disposer d'un commentaire linguistique plus précis de ce texte dans M. BANNIARD, *Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e-VIII^e s.)*, in J. FRANÇOIS (éd.), *Les langues de communication : Quelles propriétés structurales préalables ou acquises ?* (Paris, Janvier 2001), *Cahier du BSL*, Louvain-Paris, 2002, p. 47-64. Outre le fait qu'il s'agit cette fois d'un texte en prose, je soulignerai l'emploi massif de la préposition *de* (effet d'anaphore) et la présence de syntagmèmes particuliers où une construction passive (*calciatus/armatus/coronatus*) est associée à un complément d'agent ou de cause en [*de + ablatif*]. Or, on sait le succès de cette tournure en roman. De plus, le tissage rhétorique très soigné de cette diatribe en fait plus qu'un simple exercice de style. C'est tout le langage de Tertullien qui, engagé par sa pulsion vindicative bouscule la tradition grammaticale en extrayant les tournures innovantes du diasystème, et cette fois de façon non pas sporadique, mais répétitive.

II] *Intrusion étendue des prepositions (V^e s.) :*

La parénèse chrétienne laisse également éclater en direct cette évolution chez les plus grands orateurs comme Augustin, aux prises en corps à corps avec des fidèles ni toujours attentifs, ni toujours disciplinés⁵⁵.

*Eia, fratres mei, obsecro uos per dominum, per crucem eius, per sanguinem eius, per caritatem eius, per humilitatem, per celsitudinem eius, obsecro et adiuro, ne ista inaniter audiatis, nos in hoc loco quasi ad spectaculum stare*⁵⁶ : "Eh bien !, mes frères, je vous en supplie par le Seigneur, par sa croix, par son sang, par sa charité, par son humilité, par sa grandeur, je vous en supplie et je vous en adjure, n'écoutez pas ces mots à la légère, comme si nous étions en ce lieu-ci comme à un spectacle..."⁵⁷.

Le latin tardif littéraire contient une grande quantité de ces formes, non plus seulement

⁵⁵. Sur ces aspects, M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, 1992, chapitre 2 et G. MADEC (éd.), *Augustin prédicateur (395-411)*, Paris, 1998.

⁵⁶. AUGUSTIN, *Sermon Dolbeau 5*, par. 16, page 449, lignes 385-390. Il s'agit de l'édition *princeps* établie par F. DOLBEAU, *Augustin d'Hippone. Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, 1996.

⁵⁷. La rencontre entre l'oralité évolutive du latin tardif et la rhétorique puissante d'un grand lettré comme Augustin génère ces nouvelles surfaces langagières où l'usage judicieux des prépositions donne une impulsion forte à la parénèse. Pour une analyse linguistique plus détaillée de ces textes, M. BANNIARD, *Variations langagières et communication dans la prédication d'Augustin.*, in G. MADEC (éd.), *Augustin prédicateur*, p. 73-93. Les syntagmèmes bâtis en [*per* + *SN*] sont appelés par la figure rhétorique choisie par l'orateur (anaphore). En outre, l'adoption de cette tournure répond aux contraintes de la communication qui requerrait ce finale en langage concret et simple (le *sermo humilis*). On reconqît donc la langue source (le LC emploie ce syntagmème), mais on distingue simultanément comment ce langage en est une forme en mutation.

émergentes, mais également triomphantes⁵⁸ : passé analytique, futur périphrastique, formes surcomposées...⁵⁹. A ce stade de l'évolution, l'interaction entre la créativité d'un auteur et la dynamique de la parole collective n'est pas aisée à analyser. Suiveur, créateur ou réactionnaire, l'écrivain tardif contribue à la métamorphose langagière, tout en en bénéficiant fortement, sans doute plus que ses ancêtres de l'époque classique. Quelle que soit la proportion allouée aux facteurs individuels et collectifs, la règle énoncée plus haut, se trouve confirmée, que *le style est bénéficiaire du changement langagier*.

5] LES RUSES DU STYLE

Les idées soutenues ici postulent l'existence permanente d'interférences fortes entre oralité et la littérature. Cette intrication a été due à des causes de niveaux différents :

a] Raisons historiques. Les premières raisons sont historiques : aux sources de la rhétorique (et de la poétique), le primat de l'oral est une constante⁶⁰. Ce trait perdure dans l'Antiquité tardive et une bonne partie du Moyen Age : la genèse des genres littéraires

⁵⁸. Pour aller vite, je renvoie au maître livre d'E. LÖFSTEDT, *Late latin*, Oslo, 1959.

⁵⁹. Les grands traités de grammaire latine de référence, tout en faisant la part de ces innovations, ne donnent pas suffisamment à saisir à mon avis le côté dynamique de cette évolution. Ils tracent plutôt des bilans sur la capacité ou l'incapacité des auteurs à respecter les normes pluriséculaires (et un peu mythiques) du latin classique. Seuls des chercheurs prestigieux, mais isolés comme E. LÖFSTEDT, 1933, 1942, *Syntactica, Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins*, t. 1 (2^e ed.), Lund, 1942 ; t. 2, 1933 (je ne cite que deux de ses travaux capitaux) échappent à cette tendance.

⁶⁰. Je n'évoque que les origines de la littérature grecque, entièrement orale (tant Homère que les sophistes...). Les latins se sont sans cesse acharnés à placer leur littérature sous le signe de la maîtrise de la parole (Varron, Quintilien...). Il est vrai qu'un des partages principaux au niveau des mentalités entre Grecs et Romains a été le goût et le talent de ceux-ci pour la législation. Il y a bien des passerelles entre le droit et la grammaire romains.

médiévaux en roman, et par excellence parmi ceux-ci celle de la *Chanson de geste*, repose sur une interaction profonde entre langue naturelle, oralité stylisée et écriture "oralisée"⁶¹. On se souviendra en outre qu'"écrire" (au sens de composer une oeuvre) a été clairement désigné par le terme de *dictare* ("dicter") pendant plus d'un millénaire.

b] Raisons phénoménologiques. Des raisons plus profondes, disons phénoménologiques, rendent compte de cette réalité. D'une part, comme nous venons de le voir, la pulsion orale anime l'écrit littéraire sous forme de mises en style qui peuvent aboutir à des innovations, non seulement dans le domaine attendu du lexique, mais aussi de la morphologie, de la syntaxe, ou du phrasé. D'autre part, et en miroir, la pulsion orale non littéraire est nourrie de fluctuations qui peuvent se décrire comme autant d'effets de style : l'existence d'une rhétorique de la langue spontanée était parfaitement perçue par les érudits de l'Antiquité, classique ou tardive, au point de devenir un *topos* pluriséculaire. Le problème pour les "gardiens du langage" était d'introduire des garde-fous entre le bon goût, réceptacle de l'accepté par les *boni* (Quintilien), et le mauvais goût, stigmatisé et exclu (Horace). Mais la lecture des oeuvres montre constamment combien ce tri a été défaillant ou refusé, de Lucain à Apulée...jusqu'à Tertullien et Augustin.

Je peux maintenant tenter une interprétation sociolinguistique de ces considérations et de ces conclusions.

a] La littérature comme acrolecte. La triade langagière évoquée plus haut (accepté/

⁶¹. La quête de l'oralité primordiale à l'oeuvre dans cette genèse a été le fait notamment de P. ZUMTHOR, *La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*, Paris, 1984. La recherche d'une synthèse sur l'interactivité oralité/ écrit dans ce domaine a été conduite notamment par R. MENENDEZ PIDAL, *La chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, Paris, 1960. Les travaux plus récents de M. RICHTER, *The formation of the Medieval West, Studies in the Oral Culture of the Barbarians*, Dublin, 1994, surestiment peut-être un peu trop le caractère oppressif et refoulant de l'écriture sur l'oralité.

refoulé/ innovant) relève d'une distinction mentale et/ ou sociale qui peut donner l'illusion qu'il existe des ensembles langagiers distincts, autrement dit des ensembles de locuteurs séparés par des frontières internes à la langue considérée. Mais la description n'est topologique qu'à l'intérieur du langage ; elle ne l'est pas à l'intérieur de la communauté des locuteurs. En fait, on décrit là les émergences à la surface de l'expression (écrite ou orale), surgie d'une communauté langagière, de registres (disons pour rester dans la triade, acrolecte/ mésolecte/ basilecte) appartenant au même diasystème⁶². Entre l'énonciation et la stylisation, existe une continuité qui consiste en la mise en valeur de marqueurs distinctifs autorisant des jeux d'illusions entre "pareil" et "différent".

Cette réalité rend compte de la réversibilité des marqueurs. Ainsi, pour retourner aux exemples indiqués sur le jeu des styles à propos des prépositions, il s'établit un champ de fluctuation langagier autour du système casuel qui pourrait se décrire ainsi en diachronie longue :

1] Innovation par intrusion des prépositions en LPC. On peut se risquer dans le cas des exemples cités à traduire en termes subjectifs l'effet recherché : individualisme/ agressivité/ modernité provocatrice. En termes objectifs, le poète construit son acrolecte.

2] Acceptation par intrusion des prépositions en LPT. A cette date, l'effet recherché diffère désormais tant subjectivement (modernité, simplicité, "transparence") qu'objectivement, construction d'un mésolecte (*sermo humilis*).

⁶². C'est la condition nécessaire et suffisante pour qu'on puisse parler d'une langue française, anglaise, américaine. C'est la même raison qui m'a conduit à refuser la distinction, traditionnelle et en apparence scientifique, entre le latin littéraire et le latin vulgaire. Il me paraît appauvrissant d'un point de vue linguistique (et anthropologique) d'hypostasier des fluctuations. Entre autres dettes à la sociolinguistique, je dois aux analyses de W. LABOV, *Le parler ordinaire, La langue des ghettos noirs des Etats-Unis*, 2 vol., Paris, 1978, la conclusion fondamentale que la langue du ghetto n'est pas une langue à part, mais un sociolecte de l'américain.

3] Refoulement par exclusion / effacement des prépositions en latin mérovingien ou en AFC. Le but subjectif recherché sera à cette date : trouver la "couleur" antique, donner de la hauteur à l'expression, affirmer un certain droit à l'opacité ; le but objectif est d'ériger la nouvelle langue naturelle au rang d'acrolecte⁶³.

Il me semble que l'idée proposée pour cette contribution, que le style est à la fois le moteur et le bénéficiaire du changement langagier, a été suffisamment sinon prouvée, du moins explicitée, avec les limites obligatoires que rencontrent tous les efforts descriptifs face à des phénomènes si complexes⁶⁴. Le but final est de faire une part suffisamment raisonnable dans l'établissement des causes du changement langagier à la dynamique interne de la parole, au moins dans le cas de l'histoire particulièrement bien documentée du passage de la latinophonie à la romanophonie⁶⁵.

Comme souvent, une démarche heuristique conduit à quelques rencontres inattendues. Pour rejoindre énergiquement les nombreuses remises en causes épistémologiques qu'entraîne la linguistique des grands corpus oraux (qui peut coïncider avec une lecture des textes littéraires dans leur réalité⁶⁶), je terminerai sur quelques axiomes à prise de risques élevée :

Proposition 1 : Il n'y a pas d'énoncé "noyau" ou "minimal". Le sujet est immédiatement

⁶³. L'effacement des prépositions couvre une échelle d'effets étendus, depuis la condensation permanente de la prose de Sidoine Apollinaire (acrolecte hermétisant) jusqu'aux condensations sporadiques des premières chansons de geste, (acrolecte ouvert).

⁶⁴. Le buisson épistémologique que constitue cette problématique a été récemment exploré dans l'ouvrage publié par MATHEY M. (éd.), 2001, *Le changement linguistique. Evolution, variation, hétérogénéité*, Neuchâtel.

⁶⁵. Il ne s'agit pas de dénier un rôle important aux facteurs externes (sociaux, culturels, historiques...), bien entendu largement à l'oeuvre, mais d'éviter une lecture trop mécaniste (pragmatiste) de ces facteurs au détriment de la présence active du sujet parlant.

⁶⁶. On verra en ce sens les pertinentes réflexions épistémologiques de F. RASTIER, 2001, *Sémantique et recherches cognitives* (2), Paris, p. 54 sqq.

là.

Proposition 2 : Il n'y a pas de "degré zéro de l'écriture", puisque toute écriture est l'émergence d'une fluctuation dans le diasystème.

Proposition 3 : Le style d'un auteur, c'est sa langue, autrement dit la manière dont il construit ses énoncés en puisant dans le diasystème.